

Pluralité linguistique en Guyane : un aperçu

Laurence GOURY

CELIA-IRD Guyane

A l'image d'une Guyane plurilingue et pluri-ethnique, ce numéro d'*Amerindia* rassemble des articles sur des langues diverses, appartenant à de grandes familles typologiques et génétiques, et concentrées sur un territoire réduit. Des langues amérindiennes, au nombre de six, des langues créoles, au nombre de trois¹, et une langue asiatique, le hmong, se côtoient dans ce département de l'Outre-Mer français et sont candidates, selon le rapport Cerquiglini (1999), au statut de langues régionales de France.

Consciente de sa richesse culturelle due à la présence de populations d'origines diverses, la Guyane souffre cependant d'une méconnaissance de sa réalité linguistique, déformée au gré des intérêts de chacun : on pense par exemple que les Amérindiens parlent tous la même langue, « l'amérindien » ; on pense que les Noirs Marrons parlent le « taki taki », et on ignore complètement l'existence de quatre variantes plus ou moins intercompréhensibles.

En janvier 1997, une équipe de linguistes du Centre National de la Recherche scientifique et de l'Institut de Recherche pour le Dévelop-

¹ Ou cinq, selon que l'on considère que l'aluku, le ndjuka et le paramaka sont trois langues, ou trois variantes dialectales de la même langue (voir ci-dessous pour plus de détails).

pement a ouvert un programme systématique et interinstitutionnel de description des langues de Guyane, basé au centre IRD de Cayenne, et rattaché depuis janvier 2002 à une nouvelle Unité Mixte de Recherche CNRS/IRD², baptisée du nom de l'ancienne UMR CNRS *Centre d'Etudes des Langues Indigènes d'Amérique* (CELIA). Les travaux de cette équipe permettent de combler les lacunes existant dans la connaissance des langues de Guyane, à la fois d'un point de vue strictement scientifique, mais aussi dans une optique sociale : la présence permanente d'une équipe de linguistes à Cayenne permet de répondre à la demande d'informations sur la réalité linguistique guyanaise, exprimée localement par les acteurs sociaux. Impliquée dans de grands programmes éducatifs tels que la formation des médiateurs culturels bilingues de l'Education Nationale, l'équipe de linguistes entend mettre à disposition des communautés concernées les savoirs qu'elle rassemble depuis cinq années de recherches sur le terrain et d'approfondissements théoriques.

Nous profiterons de cette introduction pour faire une présentation rapide des langues à l'étude dans les divers articles, en insistant tout particulièrement sur les raisons historiques de leur présence en Guyane. On peut en effet retracer des histoires différentes selon qu'il s'agit de langues autochtones, comme par exemple le palikur, le kali'na, parlées également dans d'autres pays du plateau des Guyanes, de langues de migrations anciennes, amérindiennes comme le wayãpi, ou créoles comme l'aluku, le ndjuka de la région de Grand Santi, de langues qui ont surgi d'un événement historique particulier (le créole guyanais lors de la traite des esclaves), ou encore de langues dont la présence est toute récente en Guyane : c'est le cas du hmong, arrivé à la fin des années 1970, mais aussi du ndjuka de la région de Cottica parlé autour de Mana et Saint Laurent, depuis la fin de la guerre du Surinam (1986-1992).

Les langues amérindiennes³

On ne connaît pas exactement le nombre de langues amérindiennes parlées sur le territoire des Guyanes avant l'arrivée des Européens, mais on peut imaginer qu'il était beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui, si l'on compare avec la situation des pays voisins. D'après les estimations de Rodrigues (1993 : 93), le Brésil devait compter au moins 1175 langues à la

² Rattachée aux Universités INALCO et Paris 7.

³ Cette première partie de l'introduction a été réalisée à partir de documents de travail d'Odile Renault-Lescure.

fin du 15^e siècle, alors qu'il n'en reste aujourd'hui que 180, localisées pour la très grande majorité dans le bassin amazonien. Hurault & alii (1998) estiment que le paysage linguistique de la Guyane était certainement beaucoup plus varié avant l'arrivée des Européens, et que, même si la colonisation y a été peut-être moins brutale que dans les colonies voisines⁴, les dégâts causés par l'apport de maladies exogènes, par le choc psychologique, par l'esclavage amérindien, entre autres, ont été considérables.

Les six langues amérindiennes⁵ existant actuellement en Guyane appartiennent à l'ensemble géographique des langues amazoniennes⁶ et sont regroupées dans les trois plus grandes familles génétiques de cette aire : la famille arawak, la famille caribe et la famille tupi-guarani. L'histoire des mouvements migratoires des peuples amérindiens avant et après l'arrivée des Européens recèle encore une grande part d'inconnu, et diverses théories s'affrontent quant à l'origine de tel ou tel groupe. Une chose semble stable cependant, quelle que soit la famille concernée : la configuration des groupes qui résident aujourd'hui en Guyane est le résultat de mouvements de regroupement de nombreux clans ou sous-groupes. Les quelques informations qui seront données dans cette introduction visent à replacer dans un contexte historique général les différents groupes autochtones de Guyane, mais aussi à montrer comment les peuples amérindiens de ce département s'inscrivent dans un vaste ensemble ethnique et linguistique.

La famille arawak

La famille arawak est la famille la plus importante par le nombre de langues qu'elle comporte, sur un territoire dépassant largement le bassin amazonien, qui englobe quatre pays d'Amérique centrale et huit pays d'Amérique du Sud (Bolivie, Guyana, Guyane française, Surinam, Venezuela, Colombie, Pérou, Brésil). Les peuples de la famille arawak sont les premiers à avoir progressivement occupé le territoire de la Guyane actuelle au cours des cinq milliers d'années qui précèdent l'arrivée des Européens (Hurault & alii 1998 : 13). Les premiers peuples que rencontra Colomb étaient des Arawak, parlant le taino, langue qui s'est éteinte cent ans après l'invasion européenne. Parfois connue sous le nom de 'Caraïbe

⁴ Et en particulier l'action des missionnaires (Hurault & alii 1998 : 14).

⁵ L'apalai, qui fait l'objet d'un article dans ce numéro, n'est pas suffisamment représenté en Guyane pour être candidat au statut de langue régionale.

⁶ L'Amazonie, au sens large de « Grande Amazonie » (Grenand 1993) couvre les bassins de l'Amazone, de l'Orénoque, et les drainages atlantiques des trois Guyanes.

insulaire', la langue anciennement parlée sur les îles des Petites Antilles au 17^e siècle, était une langue de la famille arawak, fortement influencée par le caribe dans son vocabulaire⁷. Les deux langues guyanaises appartenant à cette famille sont l'arawak proprement dit (appelé aussi lokono), et le palikur (appelé aussi parikwaki), qui sont parlées sur le littoral.

Le palikur, langue la plus orientale de la famille, est présent actuellement dans les communes de Saint Georges, Macouria, Roura et Régina. Le peuple palikur est originaire de la région du Uaçá dans l'état d'Amapá (au Brésil)⁸, et, comme beaucoup des groupes amérindiens présents en Guyane, se composait au départ de plusieurs groupes correspondant à des clans différents, parlant « les mêmes langues avec des petites différences » (Grenand & Grenand 1987 : 30). Le clan du soleil (ou kamuyune), aujourd'hui éteint, est celui qui, dans la tradition orale palikur, a donné naissance à la langue dans sa forme actuelle (Grenand & Grenand 1987 : 30-31). Dans ce numéro, l'article de Michel Launey réexamine les parties du discours et conclut à l'existence, en palikur, d'une classe de verbes et d'une classe de noms.

L'arawak proprement dit est parlé en Guyane par une faible proportion de la population lokono⁹, originaire du Surinam et récemment arrivée dans ce département (après la seconde guerre mondiale). De fait, elle conserve des relations étroites avec les familles du Surinam, et la mobilité transfrontalière est importante (Grenand 1990). La population lokono est actuellement localisée dans les villages de Balaté (commune de Saint-Laurent) et Saut-Sabbat, et dans les villages de Sainte Rose de Lima et Cécilia à Matoury. L'article de Marie-France Patte¹⁰ traite de la relation d'appartenance dans la langue arawak des Guyanes, à travers le couple de marques possessives #ka- ('doté, pourvu de') et #ma- ('privé de').

La famille caribe

La famille caribe est essentiellement amazonienne et se distribue au Nord et au Sud du fleuve Amazone. Deuxième grande famille d'Amérique du Sud en nombre de langues, elle en regroupe entre trente et quarante. Plusieurs hypothèses sont avancées en ce qui concerne le berceau des

⁷ Voir le *Dictionnaire* du père Breton de 1665.

⁸ Grenand & Grenand 1987.

⁹ Autodénomination des Arawak.

¹⁰ Ecrit en collaboration avec Ursula Biswana, Octave Biswana et Gertruda Jubithana de Matoury, et avec Léonida Biswane, Daniel Biswane et Cyril Sabayo de Balaté.

Caribes. La plus récente (présentée dans Orru 2001) considère que les migrations caribes sont parties du secteur du Mont Roraïma, et se seraient ensuite diffusées vers l'est, en passant par le plateau des Guyanes. Les langues caribes en Guyane sont au nombre de trois, et l'une d'elles, le kali'na, est présente dans cinq pays différents de la côte nord du continent, qui sont, d'est en ouest : le Brésil, la Guyane française, le Surinam, le Guyana et le Venezuela. Le kali'na est également la langue caribe la plus anciennement documentée, certainement parce qu'elle fut la première langue de la famille en contact avec les Européens. L'*Introduction à la langue des Galibis*, écrite par le missionnaire Pierre Pelleprat (1606 – 1667) à partir des données d'un jésuite, le père Dionisio Mesland, donne un aperçu du vocabulaire et de la structure du kali'na parlé au 17^e siècle.

Les Kali'na (appelés Galibi dans la tradition française) se seraient installés dès 900 sur le territoire guyanais, à la suite d'une vague de migration des proto-Caribes depuis le bas Orénoque en direction de l'Ouest, le long de la côte des Guyanes. Ethnie dominante à l'arrivée des Européens ils étaient toujours en guerre contre leurs ennemis ancestraux, les Arawak. A la suite de l'expulsion des Jésuites, qui avaient tenté de les regrouper autour des missions, ils s'installent sur le bas Maroni, véritable no man's land entre l'ancienne Guyane Hollandaise et la Guyane française (Renault-Lescure 1985). Ils sont actuellement établis dans trois zones géographiques principales : l'estuaire de la Mana (villages d'Awala et Yalimapo) et le village de Mana ; les environs de Saint-Laurent du Maroni (villages de Terre-Rouge, village Pierre, Espérance, Paddock, Prospérité) ; et près d'Iracoubo (villages de Bellevue-Yanou, Dégrad Savane ; Organabo). La plupart des Kali'na sont encore locuteurs de leur langue. Dans ce volume, l'article d'Odile Renault-Lescure donne un aperçu des relations grammaticales telles qu'elles se manifestent dans le verbe en kali'na.

Les multiples groupes¹¹ qui, aujourd'hui, constituent le peuple wayana étaient installés aux 15^e – 16^e siècles dans le moyen Paru de l'Est et le moyen Jari, et sont, comme les Kali'na, des groupes anciennement présents dans les monts Tumuc-Humac. Vers 1730 des documents attestent la présence d'Indiens dits "Orokoyanes" (les Wayana) dans le sud de la Guyane, dont les mouvements migratoires vers cette zone sont liés aux pressions guerrières des Wayãpi (Chapuis 1998). Ils vivent actuellement à cheval sur trois nations : la France, le Surinam et le Brésil. En Guyane, on

¹¹ Les Upului, les Opagwana, les Kukuyana, les Aparai sont un exemple de ces multiples groupes (voir Orru 2001).

trouve les villages wayana sur le Haut Maroni (comme Elahé, Twenke, Taluhwen, Antécume Pata). La totalité des Wayana sont locuteurs de leur langue. Eliane Camargo et Hervé Rivière, dans l'article consacré à cette langue dans ce numéro, traduisent et commentent trois chants de guerre dans leurs aspects linguistiques, historiques et ethnographiques.

Les Apalai, qui font également partie de la famille caribe, représentent une infime portion de la population amérindienne de Guyane, et se réduisent à quelques familles dans un contexte essentiellement wayana. Il nous a cependant semblé intéressant de présenter dans ce numéro l'article d'Eliane Camargo sur les relations d'appartenance : la problématique qui y est abordée se retrouve dans d'autres articles¹² de ce volume, et la langue qui y est décrite est très proche typologiquement et historiquement de celle présentée dans l'article précédent.

La famille tupi-guarani

La famille tupi-guarani est essentiellement sud-amazonienne, exception faite de quatre langues parlées au Nord, dont le wayãpi et l'émérillon (ou teko¹³). La branche tupi-guarani fait partie du tronc tupi (avec neuf autres familles beaucoup moins étendues). La mieux connue des familles linguistiques sud-américaines a été nommée d'après les noms des groupes les plus importants à l'époque de la colonisation de l'est de l'Amérique du Sud, les Tupinambas et les Guaranis. La langue des Tupinambas, qui peuplaient la région de Rio de Janeiro et la côte plus au nord, a été largement décrite par le père Anchieta (1595). Elle est aujourd'hui éteinte, mais a laissé une empreinte importante dans le lexique actuel du portugais du Brésil, dans les langues tupi-guarani actuelles et d'autres langues. L'ancien guarani a été également largement décrit par Antonio Ruiz de Montoya, et, contrairement au tupinamba, le guarani est encore parlé aujourd'hui. Ces langues ont été très largement utilisées par les colons dans leurs régions respectives, puis par les familles métisses : leur statut de langues véhiculaires a donné lieu à une simplification de leurs structures et à la naissance de 'langues générales' telles que la *língua geral* de São Paulo, éteinte au début du siècle dernier, ou le *nheengatu* de l'Amazonie, encore parlée aujourd'hui (Rodrigues 1996 : 8-10). Les deux langues guyanaises de la famille, le wayãpi et le teko, sont en contact depuis déjà environ 150 ans, et sont très proches linguistiquement.

¹² Voir, par exemple, l'article de Marie-France Patte sur l'arawak.

¹³ Terme d'autodénomination.

Cependant, cette proximité linguistique est une caractéristique de la famille tupi-guarani toute entière, et est attestée depuis longtemps en Guyane : la lettre du Père Fauque¹⁴ datant de 1729 fait état de plusieurs milliers d'Indiens, établis essentiellement à l'est et au sud de la colonie, et répartis en de nombreux groupes qui parlent tous la même langue.

Les Teko ou Emérillon sont les descendants des membres d'ethnies tupi-guarani présentes en Guyane dès la fin du 15^e siècle, résultat de la première vague précoce d'immigration dans le mouvement général tupi-guarani. Au bord de l'extinction à la moitié du 20^e siècle, ils ont vu leur population augmenter considérablement grâce à des stratégies d'intermariage avec des groupes voisins (les Wayana sur le haut Maroni, les Wayãpi sur le moyen Oyapock). Leur établissement traditionnel se trouve sur le haut Oyapock, le haut Camopi, à l'extrême Est de la Guyane, et le Litani et le Tampok à l'extrême Ouest : entre ces deux zones éloignées, le *Chemin des Emérillons* a traditionnellement servi de voie de passage pour ces populations semi-sédentaires (Hurault J. & Frenay P. 1963). Deux articles concernent le teko dans ce numéro. Françoise Rose fait une présentation de sa phonologie en mettant l'accent sur la nasalité en tant que phénomène suprasegmental. Ti'iwan Couchili, Didier Maurel et Francisco Queixalós examinent quant à eux les parties du discours dans cette langue, et discutent le statut du teko par rapport au trait typologique d'activité/stativité.

Les Wayãpi auraient traversé l'Amazone aux 16^e et 17^e siècles pour échapper aux persécutions portugaises, et ne seraient arrivés en Guyane qu'à la fin du 18^e siècle. Après avoir résidé au 17^e siècle dans la région de confluence du Xingu et de l'Amazone, ils passèrent au début du 18^e siècle sur le bas et le moyen-Jari (Grenand 1989), puis traversèrent le futur territoire de l'Amapá dans le but de faire du trafic d'esclaves (ils étaient connus comme étant 'les Indiens des Portugais'). Ils gagnèrent ensuite le haut-Oyapock à la fin du 17^e siècle sous la menace d'enrôlement dans les milices de la Province du Pará. L'article de Françoise Grenand sur le wayãpi présenté dans ce numéro n'est pas strictement linguistique, mais plutôt ethnobotanique. Il a cependant sa place dans un numéro sur les langues de Guyane puisqu'il examine les stratégies lexicales de taxinomie botanique mises en place par les locuteurs wayãpi.

¹⁴ Lettre du P. FAUQUE missionnaire, au Père de la Neuville, procureur des missions de l'Amérique. D.Maurel, communication personnelle.

Les articles présentés dans ce numéro montrent qu'au delà des diversités typologiques, les grandes problématiques de la théorie générale du langage transparaissent, pour lesquelles les langues amérindiennes d'Amazonie ont des réponses originales à apporter. C'est vrai pour la problématique de la prédication et, au delà de celle-ci, la question fondamentale de l'universalité des parties du discours traditionnelles, comme l'examinent les articles sur le teko et le palikur. C'est également le cas pour la problématique du marquage de l'actance et des relations grammaticales, qu'il s'agisse des marques verbales, comme le présente l'article sur le kali'na par exemple, ou de celles liées au nom, comme dans les deux articles sur la relation d'appartenance en arawak et en apalai.

Les langues créoles

Le créole guyanais

Comme c'est le cas pour toutes les langues créoles de la Caraïbe, le créole guyanais est une langue qui a émergé à la suite d'un contact entre des populations européennes et des populations africaines, dans le contexte particulièrement violent de l'esclavage. Elle est le résultat d'une véritable création de structures nouvelles à partir de divers éléments linguistiques :

- des langues européennes de superstrat qui se retrouvent dans le lexique : le français (*toti* 'tortue'; *konprann* 'comprendre'...), et dans une moindre mesure le portugais (*fika* 'rester, être' de *ficar*; *fala* 'flirter' de *falar*), l'anglais (*djal* 'petit(e) ami(e)' de *girl*; *sinobol* 'boule de glace râpée' de *snowbowl*).
- une ou plusieurs langues africaines de substrat (le fon ; le gun), dont l'influence est à rechercher plutôt dans les structures syntaxiques du créole.
- des contraintes d'ordre universel qui impliquent la sélection de telle structure plutôt qu'une autre.

La présence du créole en Guyane est le résultat de la colonisation et de la traite des esclaves qui a débuté dès 1654 (date de la première arrivée d'esclaves à Cayenne¹⁵). La difficulté du développement de la colonie en Guyane (expéditions malheureuses, épidémies, erreurs politiques) explique sans doute la naissance tardive d'un créole. Jusqu'en 1673 en effet, la

¹⁵ Jennings (1995 : 21) parle de quatorze esclaves récupérés sur un bateau pirate anglais, qui venaient sûrement des plantations juives portugaises du Brésil.

grande majorité des esclaves, peu nombreux, était originaire d'une même région et parlait une langue de la famille gbe : le fon ou le gun. Dans ces conditions, il semblerait que la langue de communication entre les esclaves était une langue africaine, et qu'alors un pidgin n'était pas nécessaire (Jennings, ce volume). Dans les relations avec les maîtres en revanche, l'usage d'un pidgin fon-français a pu se développer, mais celui-ci est resté marginal dans la mesure où les enfants nés sur les colonies étaient peu nombreux, et étaient élevés par les esclaves les plus âgés dans leur langue maternelle, le fon ou le gun. Selon Jennings, le début du développement d'un pidgin ne s'est fait qu'à partir du moment où des esclaves originaires d'autres régions d'Afrique, et donc locuteurs d'autres langues (telles que le kikongo, le bambara), ont été introduits en Guyane.

L'article consacré à cette langue est la traduction de celui de William Jennings publié en 1995 sous le titre 'The first generations of a Creole society : Cayenne 1660-1700', dans Baker (Ed), *From contact to creole and beyond* (1995). Cet article, plus historique que linguistique, pose les fondements de l'histoire de la Guyane et, partant, du créole guyanais.

Les langues des Noirs Marrons ou langues *businenge*

Les langues des Noirs Marrons, ou langues *businenge*, parlées en Guyane sont toutes originaires du Surinam et font partie du groupe des langues créoles de base lexicale anglaise (près de 80% des mots du ndjuka, par exemple, sont d'origine anglaise). Leur émergence est le résultat des contacts entre les esclaves originaires de diverses régions d'Afrique et les Européens, sur les plantations du Surinam, à partir de la seconde moitié du 17^e siècle.

Les premiers colons qui, en 1651, amenèrent des esclaves sur le sol surinamien étaient des Anglais qui avaient quitté la Barbade. Leur présence, dans les tout premiers temps de la colonie, explique la base lexicale majoritairement anglaise dans les créoles du Surinam ; en revanche le court laps de temps de présence de ces colons (ils quittent le territoire à partir de 1667 avec leurs esclaves) laisse planer un grand mystère sur les conditions d'émergence et de diffusion du créole des

plantations ou 'proto-sranan', à l'origine du sranan tongo¹⁶ actuel et des langues des Noirs Marrons.

Les données démographiques¹⁷ permettent d'établir deux zones géographiques principales pour l'importation des esclaves dans les premiers temps de la colonisation du Surinam : la Côte des Esclaves (correspondant au golfe du Bénin), et la région de Loango (du Sud Cameroun au Nord de l'Angola). Deux types de langues ont donc joué un rôle dans la genèse des structures linguistiques : celles de la famille gbe, et le kikongo.

En 1664-1665, des colons juifs portugais expulsés du Brésil s'installent sur les rives de la rivière Surinam et développent des plantations. Du contact entre le portugais parlé par les esclaves des colons juifs et le proto-sranan parlé sur les autres plantations, serait née une autre langue de contact, un créole anglais partiellement relexifié en portugais, à l'origine du saramaka actuel et connue sous le terme de djutongo (litt. 'langue des Juifs' ; Smith 1987).

A partir de 1667, les Hollandais s'emparent de la colonie, qui restera entre leurs mains jusqu'à l'indépendance (en 1975). Pourtant, le néerlandais n'aura que peu d'influence sur le créole en formation, si ce n'est, très récemment, sur le sranan tongo.

Dès les premiers temps de la colonisation au Surinam, on atteste l'existence de bandes de Noirs Marrons qui fuient les plantations et tentent de survivre en forêt, en opérant régulièrement des raids pour acquérir des armes, des femmes, de la nourriture¹⁸. On pense que ces Noirs Marrons parlaient le proto-sranan sur les plantations anglaises, ou le djutongo sur les plantations juives. Au fur et à mesure de la mise en place des sociétés businenge, ils ont continué à développer ces langues : dans la mesure où, selon le lieu d'implantation et l'époque du marronnage, différentes bandes se sont formées, on voit comment les langues des plantations ont connu des évolutions différentes qui sont à l'origine des quatre variantes de langues businenge parlées aujourd'hui en Guyane française¹⁹ : l'aluku, le ndjuka, le

¹⁶ Le sranan tongo, ou langue du Surinam, est la langue majoritairement parlée par les différentes communautés de ce pays (Créoles, Amérindiens, Indiens d'Inde, Noirs Marrons), mais n'a aucun statut officiel.

¹⁷ Arends J. (1995).

¹⁸ Voir Hoogbergen (1990).

¹⁹ Deux autres variantes de langues businenge existent au Surinam, le *kwinti*, proche du paramaka, et le *matawai*, proche du saramaka.

paramaka (ou pamaka), variantes d'un même créole anglais, et le saramaka (ou saamaka), créole anglais partiellement relexifié en portugais²⁰.

Trois de ces variantes font l'objet d'un article dans ce numéro²¹. L'article de Kenneth Bilby²² propose une description des variations dialectales, tant phonologiques que lexicales, qui existent entre le ndjuka et l'aluku. L'article de Laurence Goury examine quant à lui un phénomène de changement linguistique à travers la description d'un morphème largement polysémique comme il en existe beaucoup en ndjuka. Tonjes Veenstra dresse, dans son article sur le saramaka, un inventaire de la totalité des formes de sérialisation verbale, phénomène largement attesté dans les langues créoles, mais également dans les langues asiatiques comme le hmong (cf article de B.Niederer dans ce volume).

Le hmong

Les Hmong de Guyane représentent une toute petite partie de l'énorme diaspora hmong à travers le monde, depuis le Sud de la Chine jusqu'aux Etats-Unis ou encore en France métropolitaine. La communauté hmong de Guyane, regroupant environ 2000 personnes, est répartie dans trois villages installés sur des terres peu fertiles et dans des lieux difficiles d'accès : Cacao, à l'Est de Cayenne, fut construit en 1977, puis Javouhey en 1979 près de Saint Laurent du Maroni, et enfin Rococoua, dans les environs d'Iracoubo, construit dans les années 1990. La migration guyanaise des Hmong n'est pas le fruit du hasard mais a été organisée par le gouvernement français, en accord avec le Conseil Général de la Guyane, pour sortir les réfugiés des camps thaïlandais, à la suite de la prise de pouvoir au Laos du parti communiste Pathet Lao. Encadrée par des missionnaires et, pendant les trois premières années, subventionnée par des associations et la DASS, la migration hmong n'a pas été forcément bien accueillie en Guyane, ce qui n'a pas empêché cette communauté de développer une agriculture maraîchère ayant très rapidement permis son autonomie économique. Alors que l'image généralement véhiculée présente les villages hmong de Guyane comme un petit Laos traditionnel à l'autre bout du monde, une approche plus fine (Géraud 1993) montre au contraire

²⁰ Smith (1987) estime que 37% du lexique saramaka est d'origine portugaise. Même si la syntaxe est sensiblement la même, l'intercompréhension avec les autres variantes businenge est rendue impossible du fait de la trop grande altérité du vocabulaire.

²¹ Le paramaka, qui n'est pas représenté, est presque identique à l'aluku.

²² Traduction française de Michel Launey.

que tout a été fait pour reconstruire de façon artificielle une communauté de personnes amenées à vivre ensemble dans un espace beaucoup plus restreint que celui qu'elles auraient eu au Laos. En particulier, se côtoient dans les villages des personnes appartenant à des clans différents (afin de permettre les mariages interclaniques), et pratiquant trois religions différentes (animisme, protestantisme et catholicisme). La communauté hmong guyanaise se caractérise en outre par sa jeunesse (plus de la moitié de sa population a moins de 18 ans), et son extrême mobilité : on recense par exemple, entre 1987 et 1991, 100 arrivées et 170 départs dans le village de Cacao (Géraud 1993 : 736).

L'article de Barbara Niederer passe en revue les caractéristiques linguistiques des différentes variantes de hmong. Dans la mesure où cette langue est certainement la plus mal documentée en Guyane²³, il nous a semblé important d'insérer dans ce numéro d'Amérindia un article qui pose les bases des caractéristiques linguistiques du hmong, afin de permettre aux locuteurs de cette communauté, mais aussi à toute personne extérieure intéressée, d'avoir une idée générale de son fonctionnement. On notera par ailleurs la similitude entre les structures d'une langue isolante comme le hmong et celles des créoles, qui se caractérisent eux aussi par leur caractère isolant (invariabilité des mots, tendance à la juxtaposition des éléments et absence de flexion, existence de séries verbales, et autres).

L'auteur propose également dans la section Notes et Documents, une bibliographie complète des travaux disponibles sur les différentes variétés de hmong parlées au Laos, en Thaïlande, au Vietnam, en Chine et en Occident.

Conclusion

Ce numéro 26 d'Amérindia se veut donc à la fois une présentation de problématiques de linguistique générale telles que la prédication, la dialectologie, la possession, abordées à travers les langues régionales de Guyane, mais aussi, pour un public moins averti, l'occasion de prendre connaissance de l'existence de ces langues et de certains aspects de leurs structures. L'enjeu est de taille, mais nous espérons que les articles qui y sont présentés répondront à la curiosité des différents lecteurs.

²³ L'implantation guyanaise du CELIA ne dispose pas de chercheur travaillant sur le hmong, contrairement à ce qui se passe pour les langues amérindiennes et businenge.

Références

ANCHIETA José de

1595 *Arte de gramática da Lingua mais Usada na Costa do Brasil*, Coimbra.

ARENDS Jacques

1995 Demographic factors in the Formation of Sranan. In Arends Ed. *The Early Stages of Creolization*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 233-277.

1999 The origin of the Portuguese element in the Surinam Creoles. In Huber M. & Parkvall M. Eds. *Spreading the Word*. Londres: University of Westminster Press, pp. 195-208.

BILBY Kenneth

1990 *The remaking of the Aluku : Culture, Politics, and Maroon Ethnicity in French South America*. A dissertation submitted to the John Hopkins University in conformity with the requirements for the degree of Doctor of Philosophy. Baltimore.

BRETON Raymond R. P.

1665 (1999) *Dictionnaire caraïbe-français*. Edition présentée et annotée par le CELIA et le GEREC. Paris : IRD-Karthala.

CERQUIGLINI Bernard

1999 *Les langues de la France*. Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication.

CHAPUIS Jean

1998 *La personne wayana entre sang et terre*. Thèse pour le doctorat nouveau régime en anthropologie sous la direction du professeur J.Benoist. Université d'Aix-Marseille.

CIMADE

1993 *Les gens de Guyane*. Dossier du Service Solidarités Internationales. Paris.

CORNE Chris

1999 Cayenne and the french Guiana : the background. In *From French to Creole*. Londres : University of Westminster Press, pp. 147-150.

GERAUD Marie-Odile

1993 La production du discours identitaire chez les Hmong de Guyane française. *Cahier des Sciences Humaines*. 29 (4), pp. 731-746.

GRENAND Pierre & GRENAND Françoise

1987 La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale palikur. In *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi*. Série Antropologie. Vol. 3(1). Belém-Pará.

GRENAND Françoise

1989 *Dictionnaire wayãpi – français*. Paris : Peeters SELAF.

HOOGBERGEN Wim

1990 *The Boni Maroon Wars in Suriname*. Leiden : E.J. Brill.

HURAUULT Jean & FRENAY P.

1963 Les indiens Emérillon de la Guyane Française. In *Journal de la société française des Américanistes*, Tome LII, pp. 133-156.

HURAUULT Jean, GRENAND Françoise & GRENAND Pierre

1998 *Indiens de Guyane. Wayana et Wayãpi de la forêt*. Paris : Editions Autrement.

JENNINGS William

1995 The first generations of a creole society. In P.Baker Ed. *From contact to Creole and beyond*. Londres : University of Westminster Press, pp. 21- 40.

MAM-LAM-FOUCK Serge

1996 *Histoire générale de la Guyane française*. Kourou: Ibis Rouge Editions. Presses Universitaires Créoles – GEREC.

MARCEAUX Michel

1996 *Les Hmong de Guyane et "leurs" nouvel an*. Kourou : Ibis Rouge Editions.

MIGGE Bettina

1998 *Substrate influence in the Formation of the Surinamese Plantation creole : A Consideration of Sociohistorical Data and Linguistic Data from Ndyuka and Gbe*. Ohio State University.

NAVET Eric

1994 Introduction. In Couchili T. & Maurel D. *Contes des Indiens Emérillon*. Paris : CILF et Kobue Olodju.

ORRU Jean-François

2001 *Les communautés isolées de Guyane et de la France, de la colonisation à la globalisation*. Thèse de doctorat sous la direction de Claude Collin-Delavaud. Université de Paris IV.

RENAULT-LESCURE Odile

1985 *Evolution lexicale du galibi. Langue caribe de Guyane française*. Paris : ORSTOM TDM F 16.

RODRIGUES Aryon Dall'Igna

1986 *Línguas Brasileiras. Para o conhecimento das línguas indígenas*. São Paulo : Editions Loyola.

1993 Línguas indígenas : 500 anos de descobertas e perdas. In *D.E.L.T.A*, vol 9, n°1, pp. 83-103.

1996 As línguas gerais sul-americanas. In *Papia* 4(2), pp. 6-18.

2000 Panorama das línguas indígenas da Amazônia. In Queixalós F. & Renault-Lescure O. Eds. *As línguas amazônicas hoje*. São Paulo : IRD-ISA-MPEG, pp. 11- 23.

SMITH Norval

1987 *The Genesis of the Creole Languages of Surinam*. Universiteit van Amsterdam. ms.

1999 Pernambuco to Surinam 1654-1665? The Jewish slave controversy. In Huber M. & Parkvall M. Eds. *Spreading the Word*. Londres : University of Westminster Press, pp. 251-298.